

Les reliefs du jeûne

Patrick Lafontaine

Volume 44, numéro 2 (256), mai 2002

Calmars à l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafontaine, P. (2002). Les reliefs du jeûne. *Liberté*, 44(2), 104–107.

Les reliefs du jeûne

Patrick Lafontaine

*La volupté de chanter à voix basse,
Celle plus grande encor de chanter faux,
Celle de renoncer qui les surpasse.*

Patrice de La Tour du Pin

Atrophie du moi

J'erre dans le musée ***. Je n'ai pas l'habitude d'errer dans les musées, sauf lorsqu'on m'y attribue un trophée. Cette fois encore, il est signé Giacometti. Et cette fois encore, il me rend lourde la fatigue de connaître de si près Giacometti. Toujours cet élanement, cette fausse volonté de dépassement, cette évidence de l'identité coupable passée à la haire et au cilice. Je ne veux pas que m'échoie une telle reconnaissance. J'ai peut-être une mauvaise tête, mais je ne peux pas *occuper* cette place qu'on me taille : ma création est un jeûne, la recherche d'un appétit. Ce sont les cris du ventre qui lui donnent forme. Je n'ai jamais nourri l'image du créateur et refuse d'engraisser ainsi son corps métaphorique.

Mais on s'appesantit, prétextant que j'erre.

Alors je laisse là le trophée, comme toujours : la création ne saurait être une nourriture. Mieux vaut y renoncer, dis-je en passant la porte. Obliger son appétit à sortir de soi, à cracher le morceau. L'œuvre prend forme dans ce dernier dont on ne saurait toutefois se rassasier. Il faut attendre, au contraire, la prochaine appétence qui, elle, nourrira mieux encore.

Le goût de rien

Beaucoup à lire aujourd'hui : des comptes, quelques réclames et saint Ignace de Loyola. J'ai l'habitude de jeter les deux derniers au recyclage sans même les ouvrir, mais aujourd'hui, puisque c'est vendredi, je me les garderai pour les jours maigres du week-end.

On ne sait jamais ce qui nous attend dans ces nourritures terrestres. Et si on a le malheur d'y passer la langue, voilà qu'on espère y trouver sa pitance avec une concupiscence toujours grandissante. Ce sont parfois trois ou quatre coupons ; une *bonne affaire* – quelque indulgence de Léon. Rien, en bout de ligne, pour assouvir mon désir de nécessités.

Dimanche soir, cependant, après l'heure du repas que j'aurai sauté, je me mettrai peut-être sous la dent cet en-cas que j'espère : Loyola qui m'écrit comment trouver ce que je souhaite en faisant de *satisfaction* le synonyme de *pénitence*. J'en mangerai jusqu'à plus faim de ces mots qui dépouillent le corps. Mais je sais que, comme la semaine dernière, je balancerai Loyola par la fenêtre, déçu qu'il m'invite, après une telle bombance, à éviter la détérioration de ma santé. Là n'est certes pas mon désir – car, enfin, que goûter d'un corps sinon les plaisirs de sa vacuité ?

Restes étiques

On me demande encore de prendre position. En la matière, cette fois-ci, d'une maison de tempérance. J'en reconnais les êtres, bien qu'ici le pluriel soit excessif : le tout tient en un seul espace béant. La peau des murs fait en effet tant défaut entre l'ossature que les rayons du soleil la déforment ; la perforent, ne permettant plus vraiment de toucher une intimité. On parlerait mieux d'un revers à l'extérieur.

Se donner une contenance ici n'est pas chose facile : mais, comme on nous voit de partout, nulle possibilité de s'y dérober. En fait, quelle que soit la position que l'on occupe, l'on voudrait s'en trouver miraculeusement évacué. Car ce lieu ne prétend pas à ma présence ; il souhaiterait sans doute plus encore en déployer l'insatisfaction. Voilà bien ce qui s'inscrit sur le squelette qui nous hante : la jouissance de ce lieu est intolérable, et toujours elle pointe les voies d'abandon.

Sorti tout à coup je ne sais d'où, le regard intérieur ré-vulsé, j'apprends qu'il s'agit là d'une œuvre de Gordon Matta-Clark.

Et moi qui croyais visiter mon propre corps.